

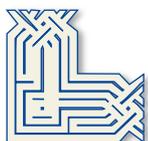


L'ILLUSTRATION 1924

AFGHANISTAN

SOMMAIRE

LA PREMIÈRE LÉGATION FRANÇAISE EN AFGHANISTAN, 5 janvier 1924.....	2
L'ARRIVÉE DU PREMIER REPRÉSENTANT DE LA FRANCE EN AFGHANISTAN.....	3
L'ÉVOLUTION MODERNE DE L'AFGHANISTAN, 22 novembre 1924.....	6
UNE MISSION DE FOUILLES FRANÇAISE.....	11
MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE EN AFGHANISTAN: DE GHAZNI A LA VALLÉE DE BAMIYAN	14
SITES ARCHÉOLOGIQUES DE L'AFGHANISTAN	16



LA PREMIÈRE LÉGATION FRANÇAISE EN AFGHANISTAN

5 janvier 1924



Le ministre de France à la légation de Kaboul, prêt à aller remettre ses lettres de créance à l'émir.

De gauche à droite : le grand chambellan du palais de l'émir ; M. Fouchet, ministre de France ; M. Bertrand, secrétaire de la légation ; l'interprète ; M. Chauvet, secrétaire de la légation ; un officier afghan.

LA PREMIÈRE LÉGATION FRANÇAISE EN AFGHANISTAN

A la fin de l'hiver dernier, le Parlement votait la création d'une légation de France en Afghanistan. Le gouvernement désignait peu après M. Maurice Fouchet pour se rendre à Kaboul en qualité de ministre plénipotentiaire, avec MM. Chauvet et Bertrand comme secrétaires. M. Maurice Fouchet, après les préparatifs nécessaires par une pareille expédition au Nord de l'Inde, dans une région restée fermée jusqu'à ce jour à toute pénétration européenne, quittait Paris au mois de juillet et atteignait Kaboul avant la fin de l'été. Nous avons, aujourd'hui, la bonne fortune d'offrir à nos lecteurs quelques photographies relatives à notre première mission diplomatique à Kaboul.

L'Afghanistan vient de naître à l'indépendance officielle. Sa nouvelle situation internationale n'est pas, à vrai dire, une conséquence directe du conflit européen, mais elle est néanmoins issue, jusqu'à un certain point, du trouble général, répercuté en Asie. Il y a d'ailleurs près de deux ans que *L'Illustration*, dans son numéro du 11 mars 1922, publiait, sous le titre « Un pays qui renaît au centre de l'Asie », une très intéressante lettre d'Ismet bey sur l'Afghanistan, qui avait mis près de huit mois à lui par-

venir à travers les pays bolcheviques et l'Allemagne.

Ainsi que le contenait cette correspondance, l'émir Habiboullah Khan ayant été assassiné en 1918, le pouvoir avait passé à son fils Emanoullah Khan, qui règne actuellement à Kaboul et qui est un des esprits les plus ouverts à la culture occidentale que compte l'Asie. A cette époque, quelque effervescence couvait dans certaines parties de l'Inde anglaise, notamment au Pendjab, et, sans qu'aucune corrélation ne soit à établir entre cette agitation révolutionnaire dans la grande péninsule et la guerre de l'indépendance afghane, les deux événements coïncidèrent à peu près. Au printemps de 1919, des soldats afghans s'emparèrent, dans la passe de Khyber, d'un petit village situé en territoire britannique. Les troupes anglaises intervinrent naturellement et repoussèrent les envahisseurs jusqu'à Dekka, à 25 kilomètres environ de la frontière des Indes. Les hostilités étaient engagées ; elles durèrent, sans grandes batailles, mais avec quelques sanglants combats, pendant plusieurs semaines. Le 8 août 1919, la paix était signée et, deux ans plus tard, le 22 novembre 1921, un traité en bonne et due forme reconnaissait l'indépendance de l'Afghanistan.

Celui-ci n'avait d'ailleurs jamais été officiellement sous le protectorat britannique, mais la subvention annuelle de 120.000 livres sterling, que le gouvernement des Indes lui octroyait, l'avait néanmoins placé jusque là dans une sorte de sujétion morale qui, aujourd'hui, est périmée. Au surplus, la sage Angleterre n'a pas oublié ses deux expéditions, victorieuses mais pénibles et sans lendemain, en Afghanistan, au cours du siècle dernier. Elle a jugé opportun d'agir franchement et généreusement avec le nouvel Etat en lui laissant désormais les mains libres. Elle n'aura sans doute pas à le regretter, l'Afghanistan étant aujourd'hui gouverné par un jeune homme d'une intelligence rare, ouverte à tous les progrès.

Ayant conquis son indépendance, devenue officielle depuis le traité anglo-afghan du 22 novembre 1921, l'Afghanistan a envoyé plusieurs légations en Europe, à Berlin, Londres, Paris et Rome, à l'issue de la mission laborieuse dont le général Vali Khan, aujourd'hui ministre des Affaires étrangères, avait été chargé par le gouvernement de Kaboul. L'Afghanistan a, de son côté, obtenu l'envoi, à Kaboul, de ministres anglais, français, italien, persan et turc. Un représentant du gouvernement soviétique y réside également, perpétuant l'ancienne rivalité anglo-russe dans cette partie de l'Asie. L'Allemagne se réserve encore, mais elle commence malheureusement à inonder l'Afghanistan de ses médecins et de ses ingénieurs, dont la propagande pourrait devenir rapidement dangereuse pour l'Angleterre.

L'Afghanistan est accidenté comme la Suisse et grand comme la France. Par ses hautes vallées,

il est à la fois la clef et le carrefour de l'Asie ; c'est ce qui en fait la valeur stratégique et commerciale. Encore presque complètement inexploré (car ce pays, un des derniers refuges de l'Islam ancien et farouche, est resté fermé à toute pénétration européenne jusqu'en 1921), il recèle probablement d'importantes richesses minières et, sous l'autorité d'un prince intelligent et instruit comme l'émir Emanoullah, peut acquérir avant une vingtaine d'années une importance de premier ordre en Asie. Sa population, composée, en grande partie, de tribus nomades, est courageuse et guerrière. Le jour où le jeune souverain aura construit de nouvelles routes, développé l'agriculture au moyen du reboisement et de judicieux travaux d'irrigation, un nouvel Etat, loin d'être négligeable, sera né à l'existence internationale. Si Sa Majesté Emanoullah comprend la nécessité de se faire secourir dans cette œuvre par des techniciens européens et sait frapper à la bonne porte, au lieu d'accepter le concours des spécialistes



Carte de l'Afghanistan.

au rabais que lui écoulé déjà l'Allemagne en même temps que ses produits de camelote, il est assuré de laisser dans l'histoire le nom d'un véritable fondateur de royaume.

Notre premier ministre à Kaboul fera comprendre, nous l'espérons, au nouvel émir combien la France s'intéresse au sort de l'Afghanistan, comme à celui de tous les jeunes Etats qui s'ouvrent à la civilisation. Il sera secondé dans cette entreprise par un de nos savants les plus éminents, M. Alfred Foucher, dont les travaux archéologiques sont célèbres dans le monde de l'indianisme, et qui, réalisant le vœu exprimé au mois de juin 1921 par Ismet bey, dans la lettre à *L'Illustration* à laquelle il a été fait allusion plus haut, a eu le talent et le mérite d'obtenir du gouvernement afghan que la direction des fouilles en Afghanistan soit confiée, comme en Perse, à des savants français. M. Alfred Foucher, qu'a assisté jusqu'à aujourd'hui un architecte français de grand talent, M. Godard, va porter prochainement ses efforts du côté de l'ancienne Bactres qui a vu Zoroastre et les troupes d'Alexandre, car l'Afghanistan est plein aussi de grands souvenirs, depuis la phalange macédonienne jusqu'aux empereurs mongols. Nous possédons encore à Kaboul un collège français dirigé par un de nos distingués universitaires, M. Ténèbre, dont l'œuvre, déjà en plein succès, rendra les plus grands services à l'Afghanistan, avec le concours dévoué de MM. Girard et Furon, ses collaborateurs.

Parmi les diplomates qui représentent la France auprès des puissances étrangères, il n'en est sans doute pas qui, pour rejoindre leur poste, aient dû accomplir un voyage aussi mouvementé que M. Fouchet. Au delà de la frontière indienne, il n'y a souvent pas de routes et les automobiles qui emportaient le ministre de France et ses collaborateurs furent mises à rude épreuve. Entre Peshawar et Kaboul, elles durent, par suite de la rupture d'un pont, traverser un torrent sur son lit caillouteux, heureusement à gué. Quant aux bagages et au mobilier de la légation, ils empruntèrent le mode de transport habituel du pays : les chars à bœufs, et ce n'est pas un spectacle banal que celui de ce convoi de quarante-trois chars préhistoriques, exactement semblables à ce qu'ils devaient être il y a deux ou trois mille ans, emportant à petites étapes les lourdes caisses arrimées par des cordages.

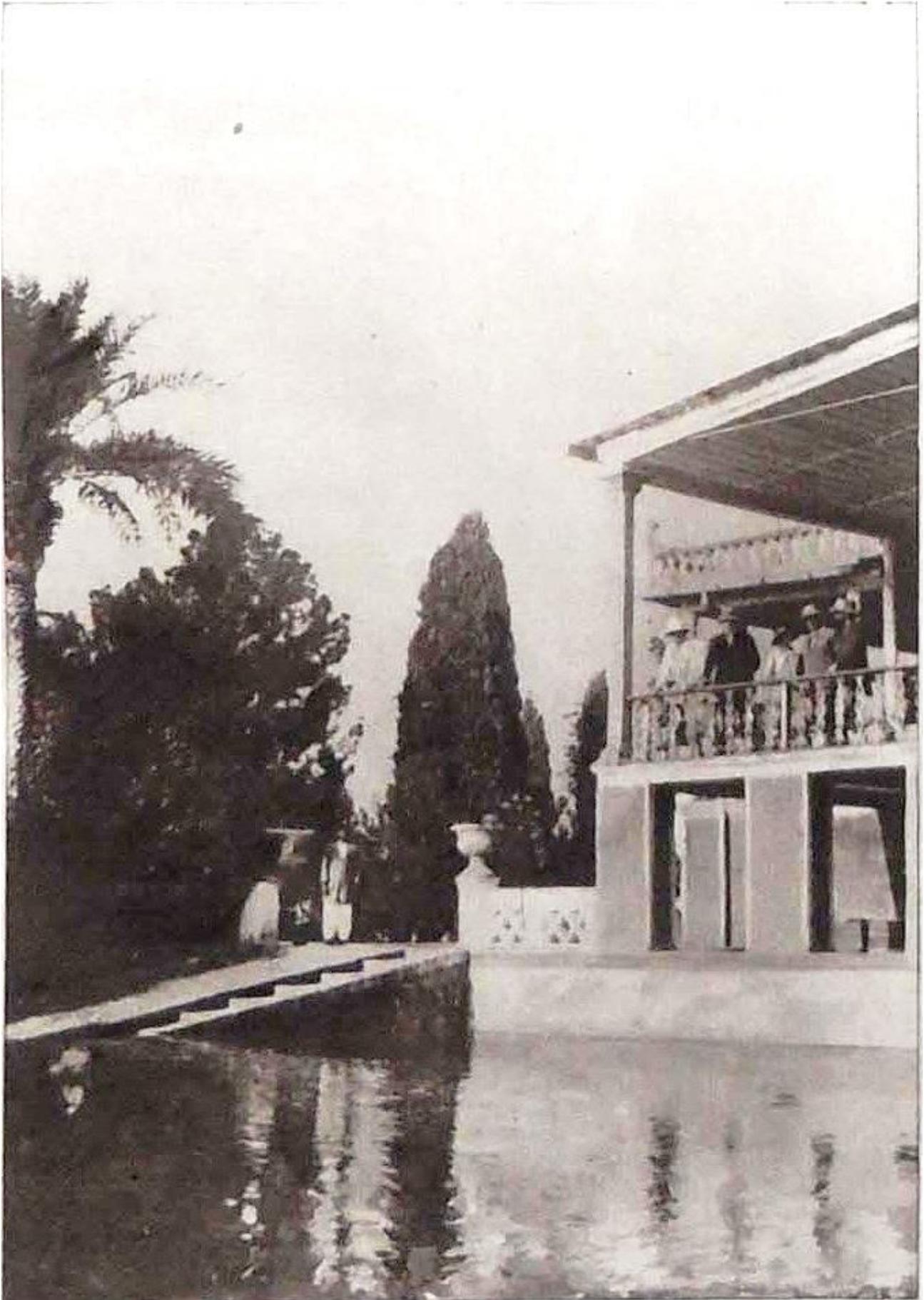


M. Maurice Fouchet, ministre plénipotentiaire de France en Afghanistan, sortant du palais de l'émir Emanoullah, auquel il vient de présenter ses lettres de créance.

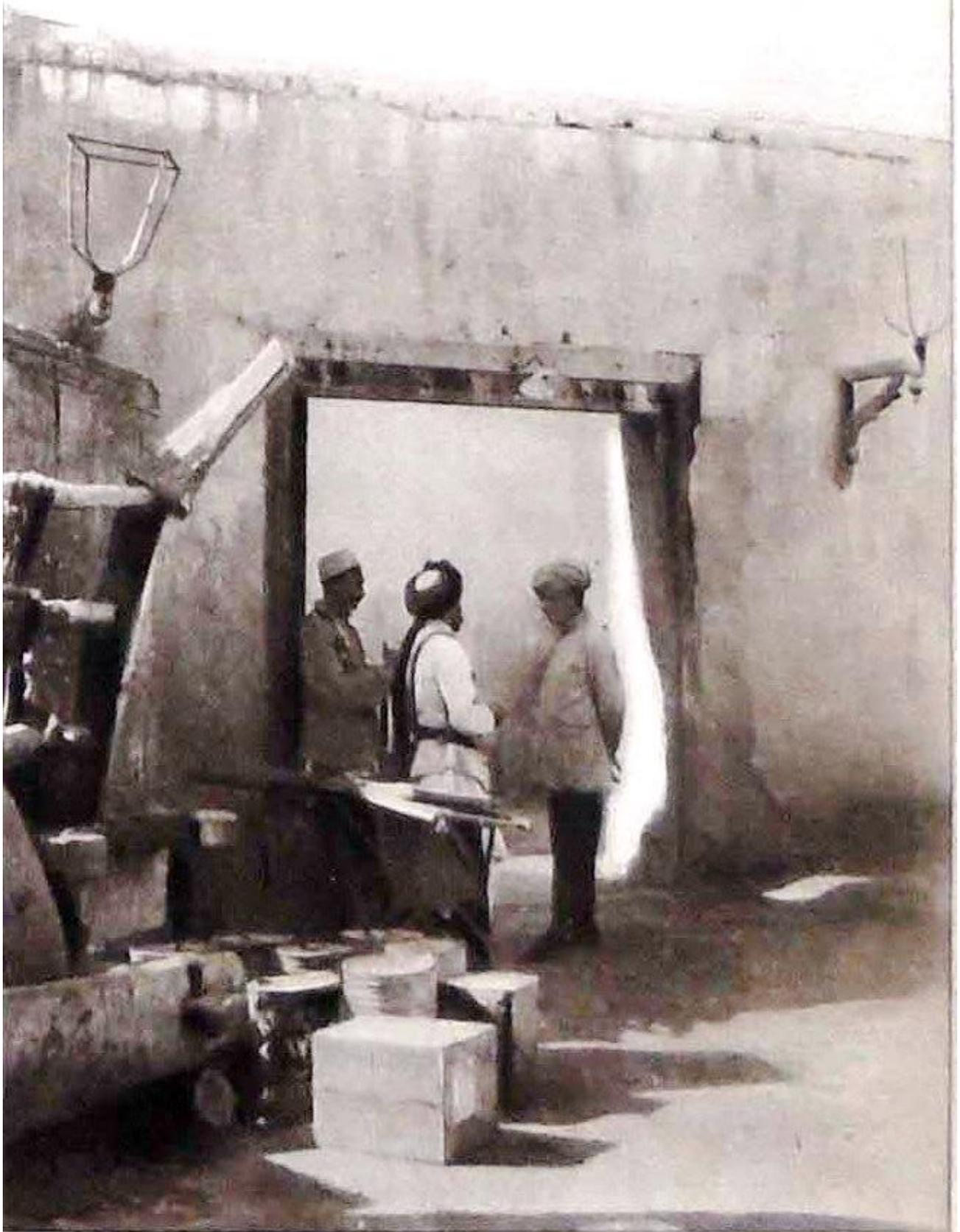
L'ARRIVÉE DU PREMIER REPRÉSENTANT DE LA FRANCE EN AFGHANISTAN



Le convoi des quarante-trois chars à bœuf transportant à Kaboul le mobilier de la légation de France.



Palais royal de Djelalabad, où la mission diplomatique française passa sa première nuit en territoire afghan, avant de gagner Kaboul.



Devant la porte d'entrée de la légation de France à Kaboul : arrivée des bagages du ministre et de sa suite. A gauche, un des soldats afghans préposés à la garde de la légation.

L'ÉVOLUTION MODERNE DE L'AFGHANISTAN

Les trésors archéologiques de l'Afghanistan

22 novembre 1924 - Photographies : André Godard

Avec ce numéro, LA PETITE ILLUSTRATION contenant :
LE GESTE, comédie en trois actes et huit tableaux, par MM. Maurice Donnay et Henri Duvernois.

L'ILLUSTRATION

RENÉ BASCHET, directeur.

SAMEDI 22 NOVEMBRE 1924

82^e Année. — N^o 464.

Gaston SORBETS, rédacteur en chef.



UN SOUVERAIN DE L'ASIE CENTRALE AMI DE LA FRANCE

L'émir d'Afghanistan Amanullah Khan (la tête perchée) prenant sa leçon de français avec son secrétaire particulier Zia Houmayonn, dans les jardins du palais impérial, à Paghman.

Phot. communiquée par M. André Godard. — Voir l'article, page 464



La plaine de Kaboul.

Au premier plan, sur l'emplacement de l'ancienne Kaboul bouddhique, on aperçoit des « stupas », sortes de monuments votifs, et les vestiges des couvents qui les desservaient.

UN PAYS PEU CONNU DU CENTRE DE L'ASIE

L'ÉVOLUTION MODERNE DE L'AFGHANISTAN

Parmi les pays encore peu connus qui semblent vouloir prendre place dans la civilisation moderne se trouve l'Afghanistan. Il en a été question à plusieurs reprises, cet été même, à l'occasion d'un mouvement insurrectionnel provoqué par les réformes et les aspirations occidentales du souverain Amanullah Khan. Celui-ci, un instant menacé dans sa capitale, a eu



Carte générale de l'Afghanistan.

(La partie grisée correspond à la carte ci-dessous, plus détaillée de la région de Kaboul.)

même, à son aspect pittoresque et à l'effort entrepris par son souverain pour le moderniser. L'autre, qui suivra, concerne les fouilles archéologiques effectuées depuis un an en Afghanistan par une mission française.

Dès les fils barbelés de la frontière indienne, au sortir de la passe de Khayber, l'Afghanistan apparaît comme un immense champ de pierre et de lumière. Une ligne ininterrompue de caravanes zigzague à travers ce paysage aride. Des hommes à fusils, bardés de cartouches, suivent des pistes qui semblent ne venir de nulle part pour n'aller nulle part. De temps à autre, une automobile passe, imprévue, cahotante, cherchant sa route vers Kaboul.

Telle est la première impression. Parfois, cependant, plus loin dans le pays, l'intermittente bande de culture qui longe la rivière s'élargit jusqu'à occuper tout le fond de la vallée. Une infinité de petits canaux arrosent des champs fertiles. De beaux jardins dressent la masse puissante de leurs grands arbres sur la clarté rose des fonds.

Ailleurs, une extraordinaire végétation se presse autour d'une source, dans un ravin de la montagne. Les chemins sont bordés de tous les arbres fruitiers de nos contrées : cerisiers, poiriers, pommiers, pruniers, pêchers, abricotiers, noyers ; des buissons de roses, les églantiers et les jolis lisérons de nos chemins creux les éplombent. Des bleuets, des coquelicots, des boutons d'or fleurissent dans les champs de blé et d'orge. Des vignes exubérantes descendent jusqu'à la plaine.

Jusqu'à plus de 2.500 mètres d'altitude, on retrouve de ces aspects de nos campagnes. Ils sont rares, — on peut voyager, en Afghanistan, pendant des jours entiers sans rencontrer la moindre végétation, — mais ils suffisent à montrer ce que ce pays pourrait être, ce qu'il pourra devenir ou redevenir un jour, par la grâce de l'eau.

Cette eau précieuse est fort abondante au printemps, à l'époque de la fonte des neiges, et les Afghans sont extrêmement habiles à la manœuvrer. On voit couramment leurs ingénieux canaux circuler à des hauteurs invraisemblables, au flanc des montagnes. Souvent aussi, des conduits souterrains, à l'abri du soleil,

amènent l'eau de distances considérables vers les champs de la vallée. Mais quelques rivières seulement ne tarissent pas pendant les mois d'été. Peu de terres, par conséquent, peuvent être cultivées pendant toute l'année.

Jadis, des millions d'hommes se pressaient dans la

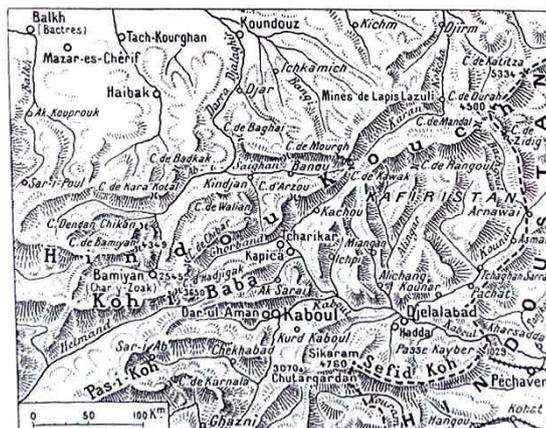


Une maison afghane.

riche Bactriane aux mille villes aujourd'hui disparues. L'antique Arie, l'actuelle province de Hérat, l'Arachosie, celle de Kandahar, la Drangiane et la Sakasthéné, c'est-à-dire le bassin du Helmand et le Seistan, étaient célèbres par leur fertilité. Le pèlerin chinois Huan-Tsang, qui traversa l'Afghanistan au début

du septième siècle, parle des jardins et des lacs merveilleux qu'il vit à Hadda, près de Nagarahara, la moderne Djelalabad. Le site de Hadda est maintenant un vaste désert raviné où ne semble plus vivre que « la palpitation du vent et la vibration de la chaleur », mais où l'on retrouve, au bas des anciens monastères, dans l'immense lit des rivières sans eau, des vestiges de barrages et de quais.

Nulle part plus qu'à ce carrefour des grandes routes de l'antiquité, la vieille Asie n'a vu passer plus de peuples différents. Nul pays ne subit un tel assaut d'invasions incessantes, assyriennes, médiques, perses, grecques, scythes, parthes, koushanes, hunniques, turques, arabes, mongoles. Depuis les migrations aryennes, à l'aube de notre histoire, tous les conquérants tentés par les richesses fabuleuses de l'Inde franchirent les mêmes cols de l'Hindou Kouch et descendirent les mêmes vallées du Kaboul. Par les mêmes voies, Alexandre, Timour Lang, Baber envahirent l'Inde, et le bouddhisme, d'étape en étape, gagna l'Asie centrale. Ces routes, les plus célèbres peut-être du monde ancien, ont gardé jusqu'à nos jours leur importance commerciale et politique. Par l'Afgha-



La région de Kaboul et de l'Hindou Kouch.

raison des rebelles et a raffermi son autorité ; et il vient d'envoyer à Paris un nouveau ministre plénipotentiaire, le maréchal Mohamed Nadir Khan, pour faire appel à la collaboration économique, industrielle et commerciale de la France.

Nos lecteurs se souviennent, d'autre part, d'un article paru dans notre numéro du 11 mars 1922, sous le titre : Un Pays qui renaît au centre de l'Asie, et qui, à une époque où l'Afghanistan n'était pour ainsi dire pas accessible, car il fallait traverser pour s'y rendre la Russie bolchevique, esquissait pour la première fois un tableau d'ensemble de l'œuvre qui a tenté d'accomplir l'émir Amanullah Khan. Le 6 janvier dernier, nous avons également publié quelques photographies fort curieuses représentant l'arrivée à Kaboul de la première légation française, la paix établie entre l'Afghanistan et l'Inde permettant désormais le passage par la frontière indienne. Un de nos compatriotes, qui a séjourné plusieurs mois en Afghanistan et qui a eu l'occasion d'étudier à fond cet Etat, nous communique, avec une documentation photographique d'un caractère absolument inédit, deux articles dont nous commençons aujourd'hui la publication. Le premier est relatif à l'Afghanistan lui-

nistan, l'Angleterre rêva de joindre l'Inde à l'Europe, et l'Allemagne, en 1917, tenta d'attaquer l'Angleterre dans l'Inde. En ce moment même, les Allemands affluent en Afghanistan, cherchant un chemin d'expansion vers l'Extrême-Orient.

Les forces d'attraction que l'Asie centrale et l'Inde exercent toujours l'une sur l'autre amenèrent de tout temps les conquérants, les commerçants, les religieux à chercher des routes à travers les hautes montagnes afghanes. La plus aisée de toutes, et naturellement la plus fréquentée, est celle qui passe par les cols de Bamian et du Karakotal, franchissant l'Hindou Kouch à des hauteurs variant entre 3.000 et 4.000 mètres, et descend ensuite vers l'Inde par les vallées du Ghorband, du Pandjehir et du Kaboul. Une autre route importante se dirige au Sud-Ouest vers le Seistan et la Perse par le Hadjikak ou « Pas des Pèlerins ». Les villes puissantes qui s'élevaient aux abords de ces voies historiques ont depuis longtemps disparu, mais nulle part, peut-être, on ne peut espérer davantage retrouver des vestiges des civilisations qui les avaient bâties.

L'Afghanistan, pays très prolifique, ne peut actuellement nourrir tous ses enfants. Ils émigrent en nombre considérable vers la Perse à peine plus riche et surtout vers l'Australie et le Japon. Mais cet Afghanistan de nos jours, dont la vie primitive et la pauvreté frappent si vivement l'esprit du voyageur, est cependant déjà presque une image du passé.

Les lecteurs de *L'Illustration* savent que l'Afghanistan est gouverné depuis 1919 par l'émir Amanullah Khan. Ce jeune souverain poursuit avec courage et énergie un vaste programme de réorganisation de son pays. Il travaille avec la plus grande ardeur et aussi avec le plus grand succès à moderniser son Etat, à susciter son industrie, à découvrir, exploiter, développer ses ressources naturelles, à renouveler les conditions de vie d'un peuple jusqu'à présent presque exclusivement agriculteur, pasteur et caravanier.

L'Afghanistan, constitué géographiquement de telle façon que ses massifs de montagnes, difficiles à traverser, le divisent en contrées séparées, isolées, où les mœurs primitives tendent à se maintenir, était de plus, jusqu'à ces années dernières, absolument fermé aux étrangers et à la civilisation moderne. L'Afghanistan a maintenant des légations dans les principales capitales de l'Europe et, réciproquement, la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, la Russie, la Turquie, la Perse ont des représentants à Kaboul.

Plusieurs centaines de jeunes Afghans se préparent dans les lycées de Paris, de Londres, de Rome, de Berlin aux grandes écoles spéciales de ces différents pays. L'émir Amanullah a fondé à Kaboul une école française qui porte son nom et où enseignent quatre



S. A. Inayatullah Khan, frère de l'émir Amanullah Khan, avec son fils (coiffé d'un chapeau de paille) et les enfants de l'émir.

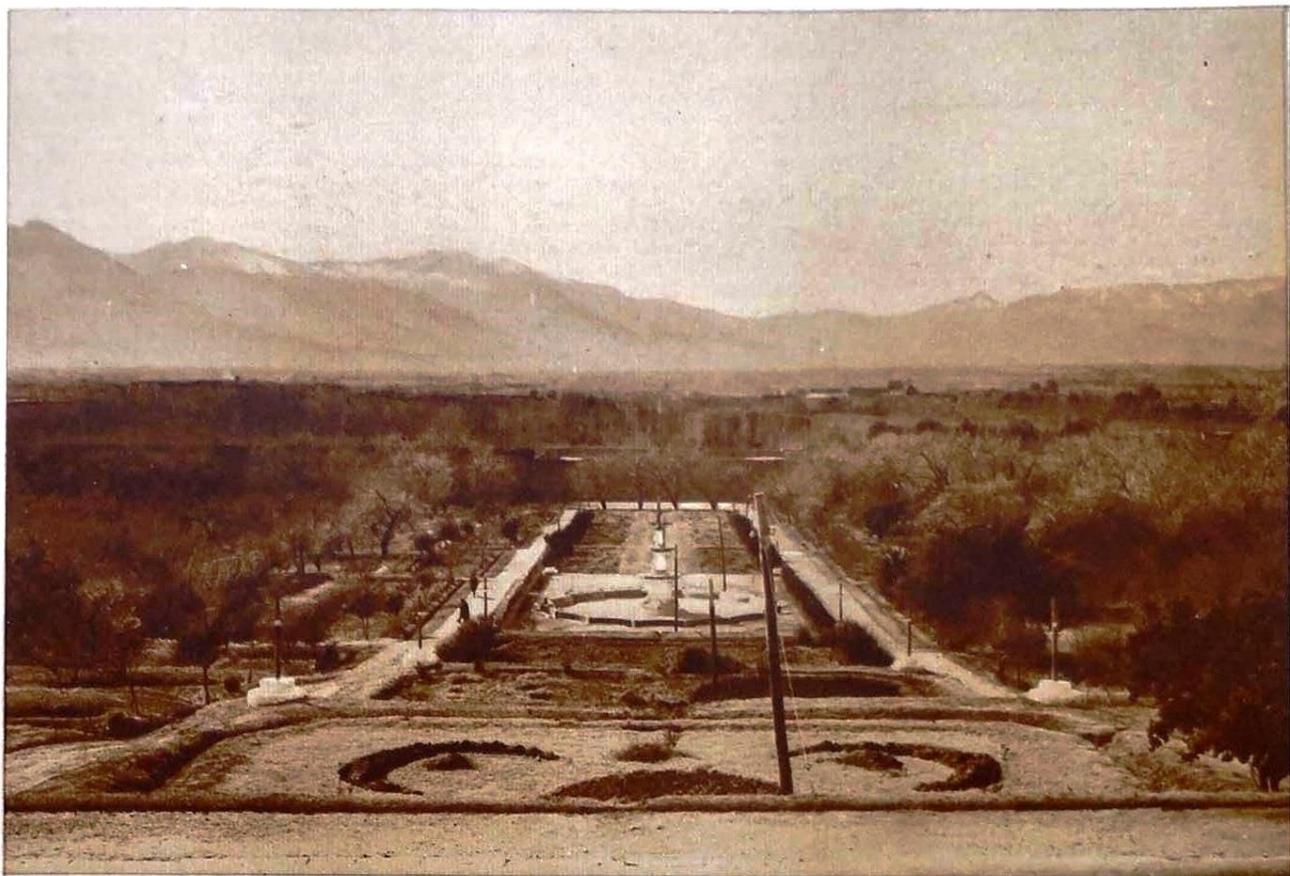
Photographies André Godard.

professeurs français. L'émir lui-même parle notre langue, dont il veut faire en Afghanistan la langue étrangère prépondérante. Notre gravure de première page le représente dans son jardin de Paghman, travaillant en compagnie de son conseiller intime et secrétaire privé, S. E. Zia Houmayonn, que plusieurs années de séjour en France ont francisé de cœur et d'esprit. L'émir a été tout naturellement amené à porter

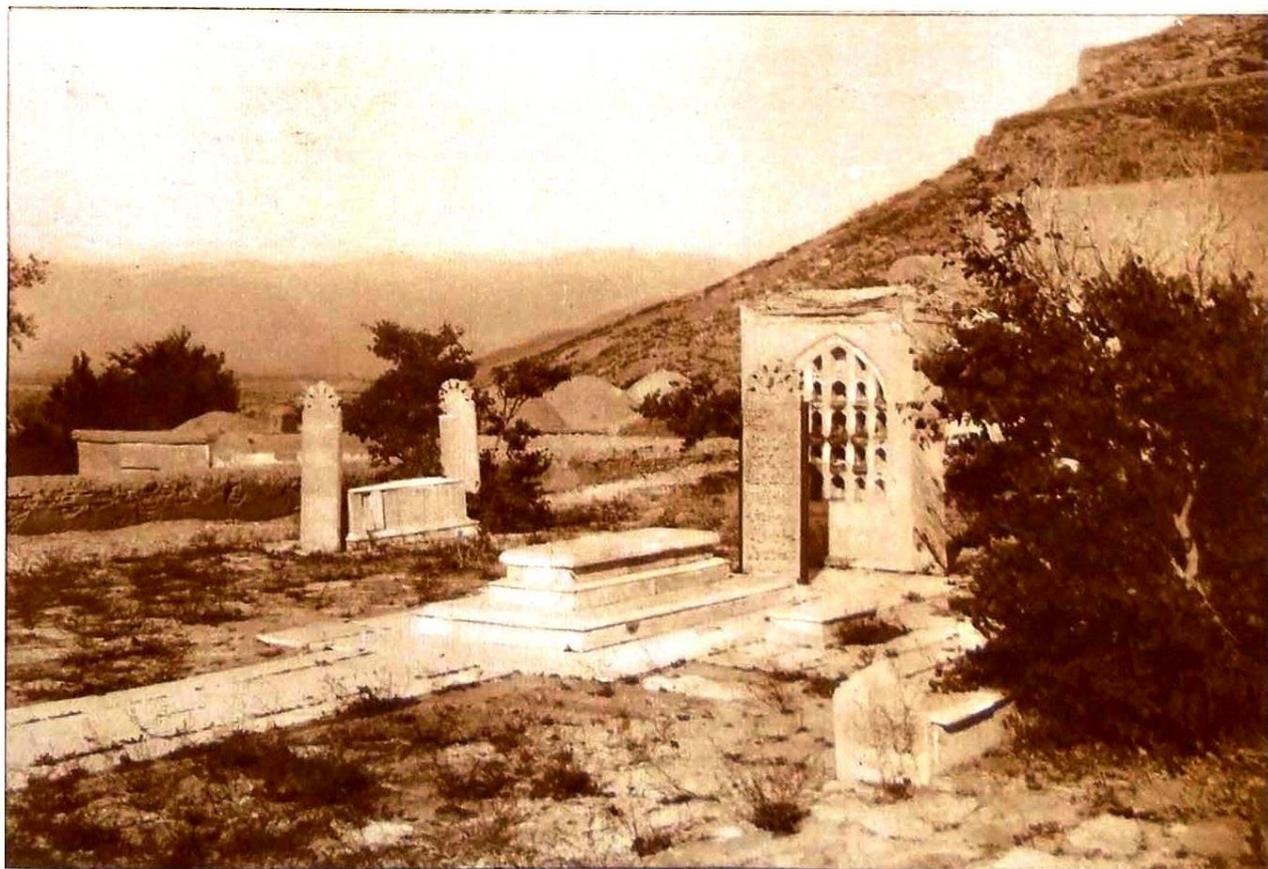
d'abord son attention sur les problèmes des voies de communication et des irrigations. Des routes et des barrages ont été construits ou sont en construction là où le besoin s'en faisait le plus particulièrement sentir. De vastes projets complémentaires sont à l'étude. Des prospecteurs visitent le pays. Dans la plaine de Djelalabad, où le climat, très doux en hiver, est celui du Nord de l'Inde et où les citronniers, les orangers, les palmiers, les poivriers, les mûriers poussent en pleine terre, des sériciculteurs ont entrepris l'élevage du ver à soie. La création de fermes modèles, l'acclimatation raisonnée des meilleurs produits d'élevage de nos contrées, l'amélioration des pâturages par une meilleure économie de l'eau, un développement plus complet des reboisements si sagement ordonnés pourraient, en un demi-siècle, si les programmes nettement établis étaient fermement suivis, faire de l'Afghanistan une Suisse asiatique qui aurait peu à envier à sa sœur européenne.

Réalisant le rêve de son grand-père et de son père, l'émir Amanullah a, de plus, entrepris de donner à l'Afghanistan une capitale nouvelle qui portera le nom de son fondateur et s'appellera Dar ul Aman. Kaboul, la capitale actuelle, bâtie presque exclusivement en terre et plus qu'à demi ruinée, est située dans une plaine que les inondations envahissent chaque année. Devant l'impossibilité de remédier à ce vice initial, l'émir a décidé de transporter sa capitale dans un site naturellement plus favorisé, la vaste et magnifique plaine du Chaar Deh, libre de constructions et permettant de satisfaire aux exigences les plus modernes de l'urbanisme. Il a demandé à un architecte français, M. André Godard, le plan général de Dar ul Aman. Déjà les palais de l'émir et l'immense palais du gouvernement qui doit abriter tous les ministères sont en construction d'après les plans de notre compatriote. Bientôt se dessineront, dans la magnifique plaine de Chaar Deh, les centres essentiels de la nouvelle capitale, ses grandes avenues, ses jardins et ses promenades. Il faut souhaiter le succès le plus complet à ces projets et aux espoirs de l'Afghanistan moderne. La France ne saurait être indifférente aux efforts de l'émir Amanullah, qui lui a si souvent manifesté sa sympathie et qui cherche dans notre civilisation les éléments de renaissance et de progrès de son pays. Mais elle a une autre raison de porter ses regards vers l'Afghanistan : c'est elle, en effet, qui est chargée des fouilles archéologiques dans ce pays au passé merveilleux, et les découvertes qu'y a faites, depuis un an, la mission savante que nous y avons envoyée sont du plus haut intérêt scientifique et artistique, comme un prochain article le montrera.

L'ILLUSTRATION



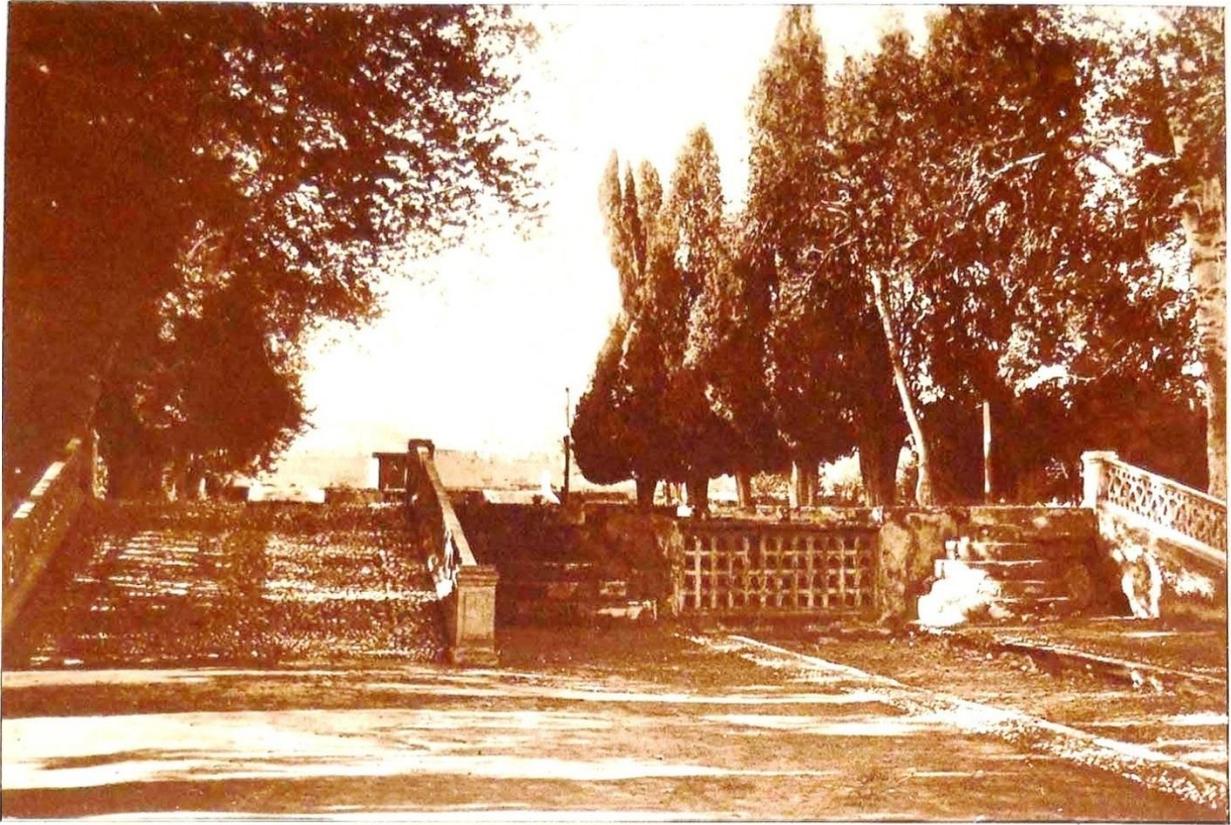
La plaine de Char Deh, où va s'élever la nouvelle capitale. Dar ul Aman, vue de la terrasse du jardin de l'empereur Baber.



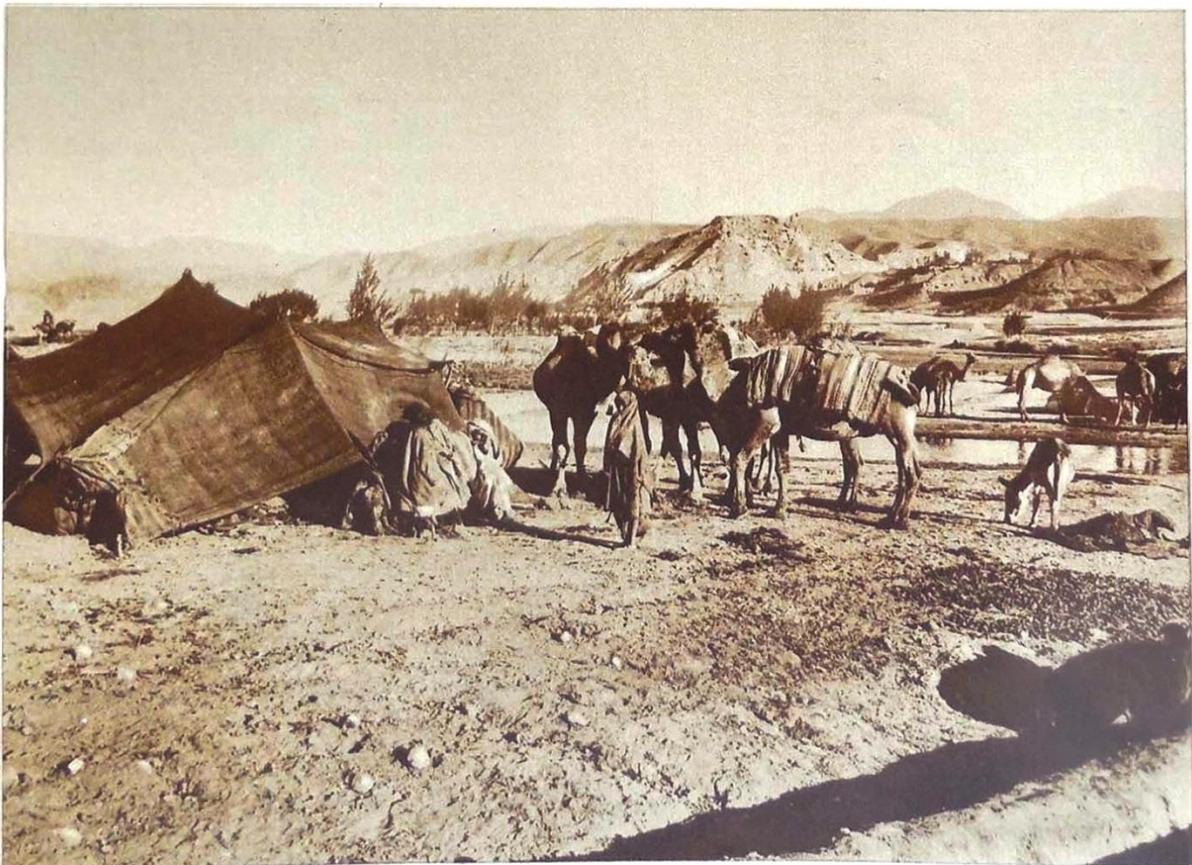
EN AFGHANISTAN. — La tombe de l'empereur Baber, un des conquérants de l'Inde, dans son jardin, à Kaboul.

Photographies André Godard.

L'ILLUSTRATION



Les jardins de l'empereur Chah Jahan à Nimla, entre Djelalabad et Kaboul.

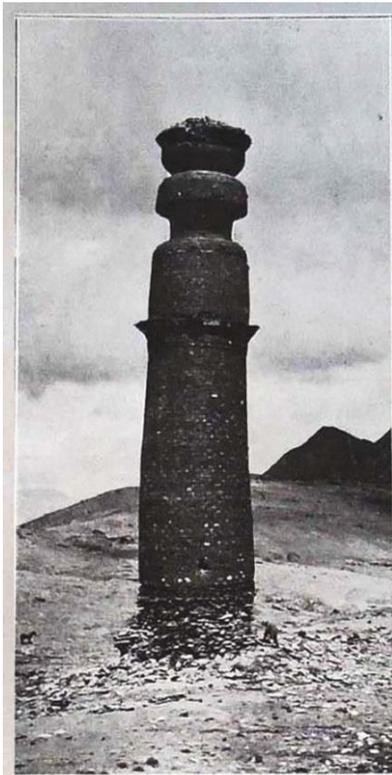


EN AFGHANISTAN. — Caravane au repos à Bamiyan, à la descente des passes de l'Hindou Kouch.

Photographies André Godard.

UNE MISSION DE FOUILLES FRANÇAISE

29 novembre 1924



Le Minar Chakri, ou « Pilier à la Roue »

qu'on retrouve au lointain, sur la ligne de faite, à la page suivante; un cheval et deux hommes, au pied du monument, en indiquent ici la dimension.

LES TRÉSORS ARCHEOLOGIQUES DE L'AFGHANISTAN

UNE MISSION DE FOUILLES FRANÇAISES

(Voir l'article paru dans notre dernier numéro.)

C'est en 1923 qu'une délégation archéologique française obtint, pour trente années, la concession des fouilles en Afghanistan. Elle commença son œuvre par un travail préliminaire de prospection et par une série de voyages destinés à permettre l'établissement d'une carte des sites archéologiques exploitables.

Djelalabad, Hadda, la Kaboul bouddhique, dans la vallée du Kaboul; les monuments de Tcharikar et l'ancienne Kapisa, à l'entrée de la vallée du Pandjehir; Ghazni, la capitale de Mahmoud le Ghaznévide; l'impressionnant ensemble de Bamiyan, au pied de l'Hindou Kouch; Haibak, de l'autre côté des passes, ont été jusqu'à présent étudiés.

La délégation, composée d'abord de M. Alfred Foucher, professeur à la Sorbonne, auteur du magistral *Art gréco-bouddhique du Gandhara*, et de M. André

Godard, architecte, qui vient de rentrer en France, comprend actuellement M. Foucher et M. Hackin, conservateur du Musée Guimet. Ils sont tous deux à Balkh, l'ancienne Bactres. M. Jouveau-Dubreuil, professeur à Pondichéry, vient de leur être adjoint pour le temps d'une saison de fouilles à Kapisa.

Hadda, située à quelques milles au Sud-Ouest de Djelalabad, était aux temps bouddhiques un lieu de pèlerinage très fréquenté. Le pèlerin chinois Fa-Hian, qui vivait au quatrième siècle de notre ère, raconte qu'on y vénait un os du crâne du Bouddha exposé sur un trône d'or, sous une cloche de cristal. Le site est particulièrement riche en ruines bouddhiques. Nos archéologues y ont commencé le déblaiement d'un ancien couvent devenu riche sanctuaire. La quantité et la qualité des statues et des monuments votifs accumulés dans la cour centrale et dans les cellules des moines font de l'endroit un véritable musée d'art gréco-bouddhique. Seuls des artistes grecs ou des indigènes nourris de traditions grecques, possédant des modèles grecs ou des copies de modèles grecs, ont pu exécuter certaines des statues découvertes.

Une de nos gravures reproduit l'aspect d'un *stupa* de Djelalabad. Ce monument, nommé par les habitants du pays le Khaesta Tope, c'est-à-dire, en langage pushto, le magnifique *tope*, peut être considéré comme l'un des plus beaux et des plus typiques de cette couronne de stupas et de couvents qui valurent à Djelalabad son ancien nom de Nagarahara, « la Couronne de perles ».

De son déambulatoire circulaire, la vue s'étend, magnifique, sur le site entier de la ville et sur le pays environnant, jusqu'au Sefid Koh et aux montagnes du Kafirstan. Il a perdu, comme tous les stupas, son revêtement de sculpture, de peinture et de dorure, les parasols qui le surmontaient, le mouvement des foules qui le visitaient, les chants, les clochettes, les fumées d'encens, mais nous pouvons imaginer l'émerveillement du pèlerin qui, de la sainte Nagarahara, voyait scintiller, aux derniers rayons du soleil, puis s'illuminer, aux innombrables lumières des processions, toute la ceinture des monuments pieux, richement décorés, qui l'entouraient.

De la Kaboul bouddhique, comme de Nagarahara, il ne reste aujourd'hui qu'un site bossu et désertique, limité par les ruines de ses monuments religieux. Mais, tandis que Nagarahara se développait dans une plaine entourée de collines, au confluent de deux rivières, Kaboul s'appuyait à la montagne. Ses couvents s'élevaient au-dessus d'elle ou se cachaient au fond de ravins écartés.

Ces pauvres couvents d'une ville sans renom, à l'écart de la grande route des pèlerins et des marchands, livrèrent à nos archéologues des plans et des détails architecturaux souvent très intéressants, mais où la décoration faisait presque défaut.

Au-dessus de la ville, au sommet de la montagne, un immense pilier se dresse encore dans le ciel. Le Minar Chakri, le « Pilier à la Roue », indiquait aux voyageurs le point de départ de la route de Nagarahara. Son chapiteau, incomplet, était sans doute surmonté de cette Roue de la Loi dont il a pu tirer son nom.

Grâce à l'appui de l'émir et aux facilités qu'il lui donna, M. Godard se rendit ensuite à Ghazni et put travailler dans les ziarats et les tombeaux qui couvrent la plaine. Il étudia et dessina la magnifique tombe de marbre du sultan Mahmoud, le conquérant de l'Inde, ainsi que celles de son père Scvuk Tékine et de son successeur Mahsud. Il a retrouvé de nombreuses dalles de revêtement en marbre, magnifiquement sculptées, qui nous renseignent exactement sur la décoration des monuments de la somptueuse capitale de Mahmoud.

Cette ville fameuse, qui fut, un moment, le centre



Peintures décorant une niche de Bouddha à Bamiyan

de la culture iranienne, où Mahmoud le Ghaznévide attira les poètes, les savants, les artistes les plus réputés de son temps, où Firouz composa le Chah Nameh, le Livre des Rois, qui reste le plus célèbre des poèmes épiques, l'une des gloires littéraires de la Perse, est totalement détruite.

Deux magnifiques tronçons de tours de victoire se dressent seuls sur son emplacement. Les splendeurs tant décrites, tant vantées ne seraient presque plus croyables si nous n'avions pour nous les garantir ces tombes, la porte de Déodar qui se trouve actuellement au fort d'Agra, ces dalles de marbre qui viennent d'être retrouvées et quelques gargouilles à forme d'animaux, déversoirs de bassins, qui évoquent pour nous les somptueux jardins disparus.

Ghazni est, à l'heure actuelle, une ordinaire petite ville afghane, maisons cubiques et rues étroites, avec une pittoresque citadelle juchée sur une colline dont la forme rappelle curieusement celle de l'Acropole d'Athènes.

La route qui conduit à Bamiyan remonte de bout en bout la vallée du Ghorband, bien arrosée et, par conséquent, bien cultivée et bien peuplée, jusqu'au col de Chibar. Elle redescend ensuite, par les gorges sauvages de Chembul, dans la vallée de Bamiyan, qui n'est tout d'abord qu'un étroit couloir entre l'Hindou Kouch et le Koh-i-Baba, mais s'élargit bientôt après des ruines de Char-i-Zohak dépassées.

Les multiples bras d'une vive et jolie rivière courent à quelque distance, à travers les peupliers, les saules, les champs de froment et d'orge. Les falaises, à droite et à gauche, au-dessous des belles cimes neigeuses, sont délicieusement roses, et au fond apparaissent la citadelle de Char-i-Gholghola et la longue falaise où se creusent les niches des grands Bouddhas. C'est un des plus beaux paysages du monde.

La calme et claire vallée invite à la halte et au repos. Pour le voyageur qui allait entreprendre la longue et rude traversée de l'Hindou Kouch, comme pour celui qui l'avait heureusement accomplie, c'était l'arrêt presque forcé. En cet endroit, tout naturellement, grâce aussi à la présence fortuite d'une haute falaise verticale merveilleusement apte à être taillée et creusée, une importante cité religieuse se constitua, vivant de la générosité des passants.

Des milliers de grottes artificielles, couvents, sanctuaires, habitations passagères des voyageurs trouent la falaise, autour des colossales images du Bouddha. Les deux grandes statues debout, qui furent toujours la principale curiosité de la vallée, se dressent encore, quoique très mutilées, au fond de leurs niches trifoliées. La plus petite, qui est la plus ancienne, mesure plus de 35 mètres de hauteur, l'autre atteint 53 mètres. Trois statues plus petites, celles-ci assises, les accompagnent.

Elles furent tout d'abord épannelées grossièrement dans la masse même de la montagne. Puis leurs formes furent précisées au moyen d'un revêtement de mortier de chaux armé d'une quantité de petits piquets de bois. Un enduit métallique les recouvrit enfin, si parfaitement qu'Hiuan Tsang a pu croire que la plus petite des deux grandes idées avait été fondue en bronze.

Leurs niches, autrefois brillamment décorées, gardent encore des traces de fresques qui sont pour nous les vestiges archéologiques les plus précieux de Bamiyan. Ces peintures, les seules connues actuellement entre l'Inde et l'Asie centrale, ont été exécutées du quatrième au sixième siècle. Celles qui décorent le sommet de la niche du Bouddha de 35 mètres, avec leurs divinités astrales, leurs portraits de donateurs aux coiffures sassanides, nous peuvent peut-être évoquer cette peinture sassanide dont nous savons si peu de chose. Les peintures du ressaut de la niche du Bouddha de 53 mètres, d'une école et d'une main beaucoup plus habiles, nous ramènent, par le ton chaud de leurs couleurs et l'élégance toute calligraphique de leur dessin, à l'Inde et à l'Asie centrale.

Des milliers de grottes (l'historien Aboul Fazel les évalue à 12.000) s'ouvrent dans les falaises de la vallée de Bamiyan, ainsi qu'à l'entrée des vallées secondaires. Il s'en faut, naturellement, que toutes présentent un intérêt archéologique ou artistique. La plupart sont de simples galeries qui s'enfoncent perpendiculairement dans la montagne et servaient d'abri provisoire aux pèlerins, aux marchands et même aux animaux des caravanes. Les plus importantes, presque toutes groupées dans la falaise des Grandes Idoles, servaient de couvents et de sanctuaires.

Les premiers couvents furent tout d'abord construits en plein air, au pied de la falaise où se taillait la première image colossale du Bouddha, mais les moines ne tardèrent pas à leur préférer des grottes plus confortables et mieux défendues contre les rigueurs du climat. Les couvents extérieurs furent délaissés. Peu à peu, de bas en haut, la falaise entière fut forée, creusée, aménagée. De multiples escaliers desservirent à toutes hauteurs couvents et sanctuaires.

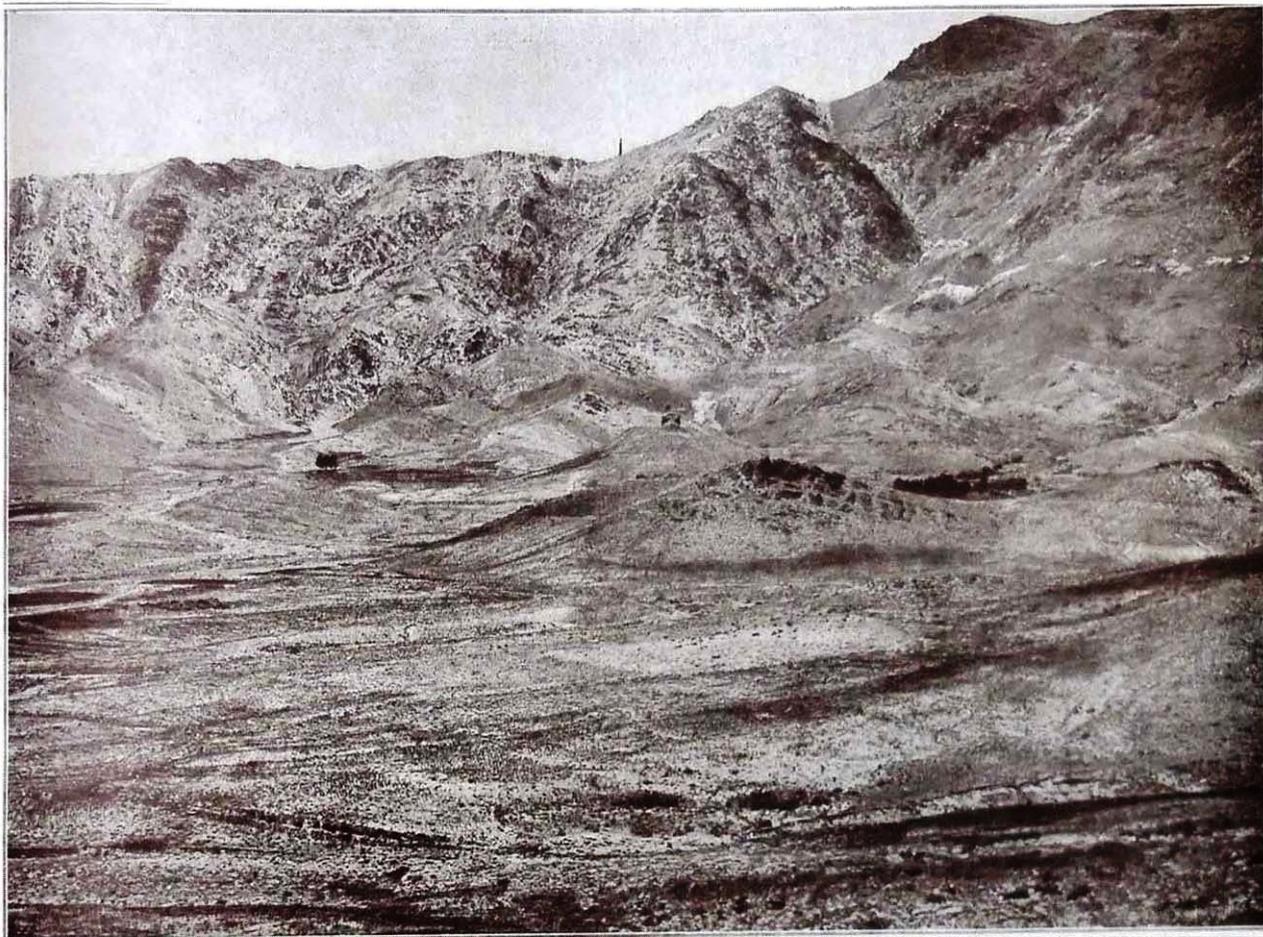
Pendant des siècles entiers, ce travail gigantesque n'eut pas de cesse. Certains de ces couvents dépendaient directement des grandes statues dont ils étaient, pour ainsi dire, les desservants. D'autres, tout à fait indépendants, se composaient d'un certain nombre de salles, sanctuaires, salle de réunion de la communauté, cellules de moines, magasins divers, disposés autour d'un vestibule largement ouvert sur la vallée et auquel un escalier particulier donnait accès.

Ces grottes étaient ornées de décorations, peintes ou sculptées, qui ont disparu, mais que l'on pourrait en partie retrouver sous l'épaisse couche de suie qui les recouvre aujourd'hui. Des relevés ont été faits des plus caractéristiques de ces ensembles. Des copies ont été exécutées des vestiges de fresques visibles encore dans les niches des Bouddhas.

Ces documents archéologiques de grande valeur, ainsi que ceux qui ont été rapportés de Djelalabad, de Hadda, de Ghazni, seront exposés cet automne prochain au Musée Guimet. Ils formeront l'embryon d'une collection qui ne tardera pas à s'augmenter, sans doute, des nouvelles découvertes de la délégation archéologique à Bactres et à Kapisa.



Le grand Bouddha, haut de 53 mètres, dont on voit la niche à gauche du grand panorama reproduit plus haut en double page. — Photo A. Gagnepain



L'emplacement de l'ancienne Kaboul et, au sommet des monts, le Minar Chakri, ou Pilier à la Roue, qui servait de poteau indicateur aux caravanes, à l'entrée de la route des pèlerinages.



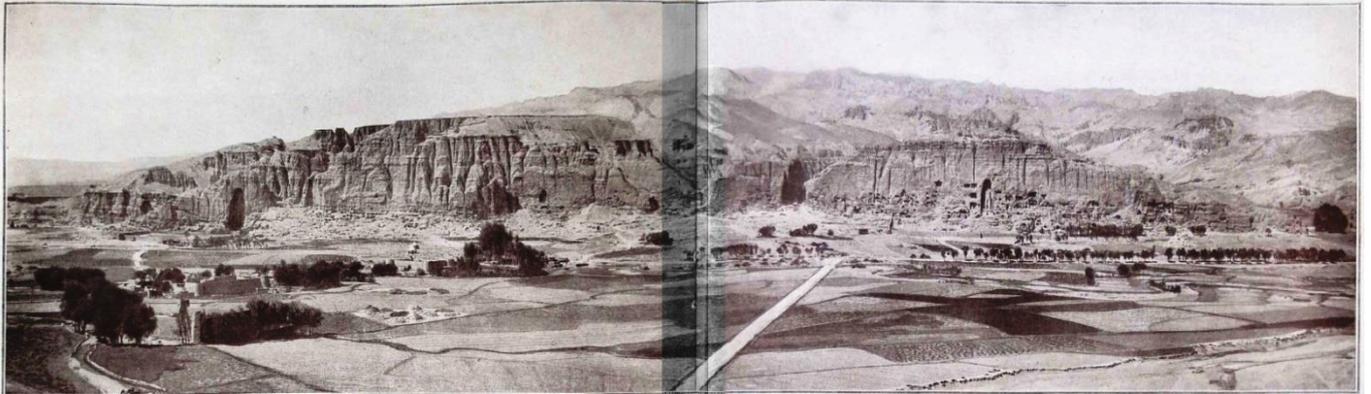
Les ruines du « Khaesta Tope », magnifique *stupa* dominant la plaine de Djelalabad sur un éperon de la montagne

SITES ARCHÉOLOGIQUES DE L'AFGHANISTAN

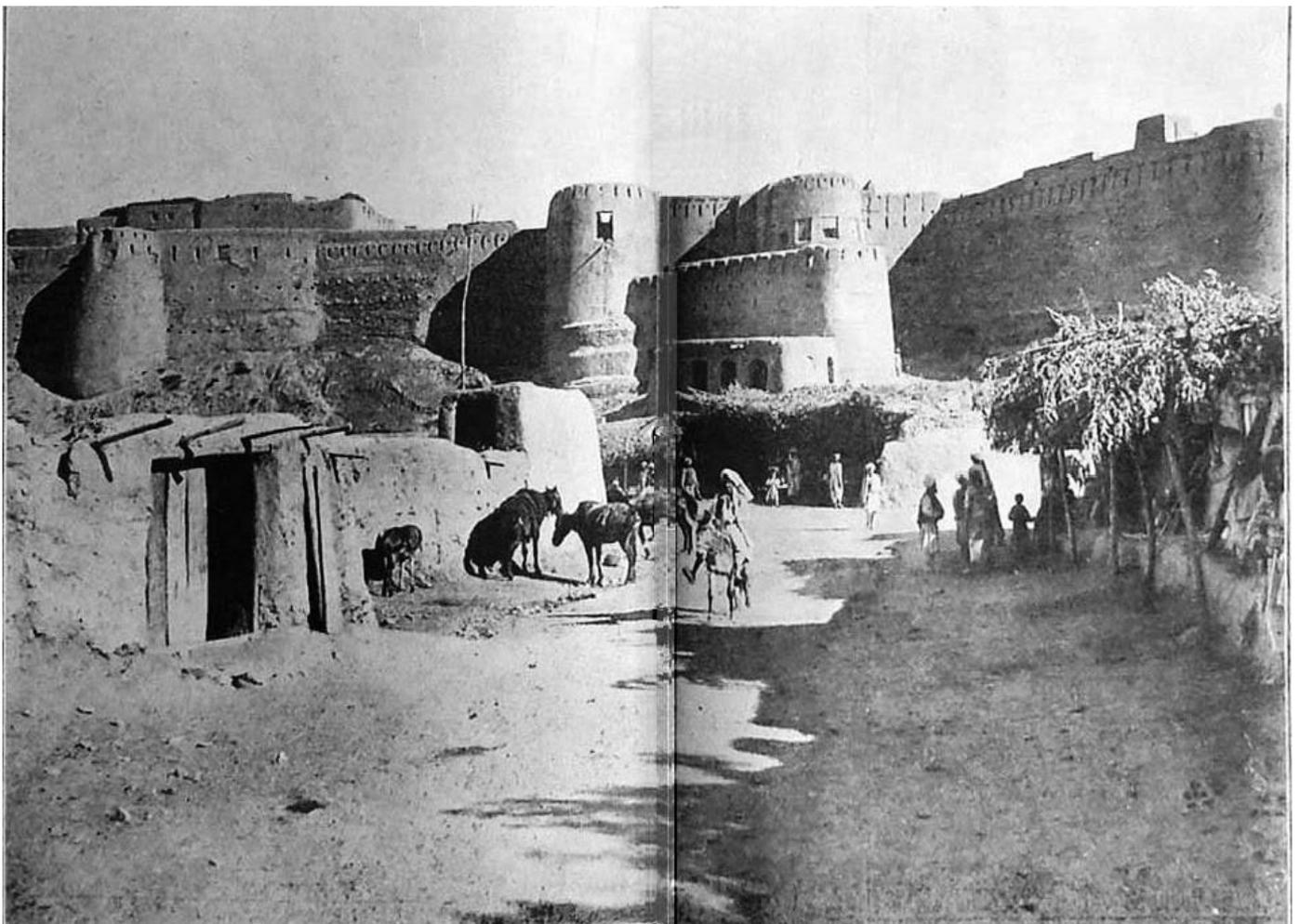
Photographies A. Godard

MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE EN AFGHANISTAN: DE GHAZNI A LA VALLÉE DE BAMIYAN

Photographies : André Godard.



La falaise des Bouddhas géants à Bamiyan: à gauche, le Bouddha de 53 mètres; à droite, celui de 35; entre les deux, on remarque les niches des trois Bouddhas assis.



Les murailles de la ville actuelle de Ghazni, à proximité de laquelle se trouve le tombeau du sultan Mahmoud, conquérant de l'Inde.

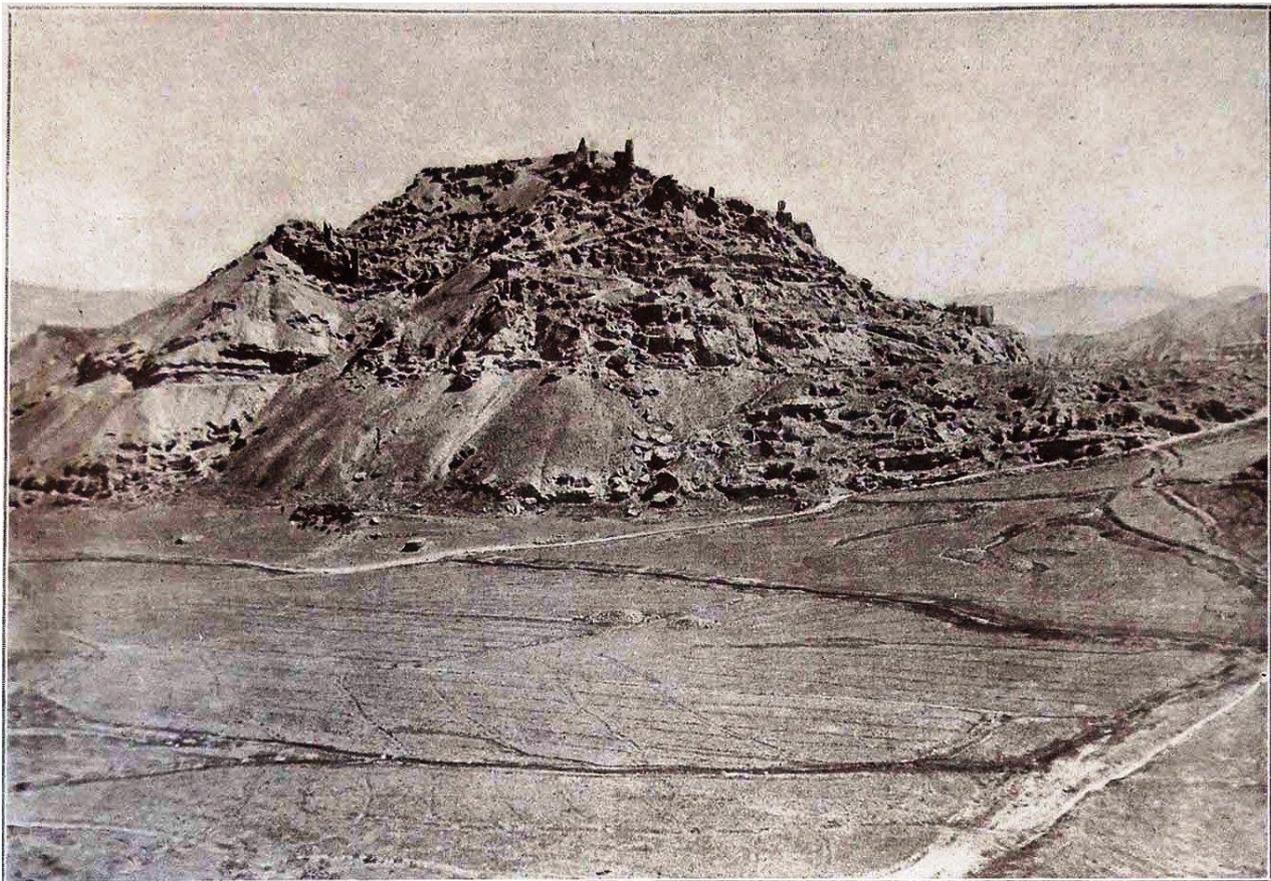


Statue décapitée d'un Bouddha assis.

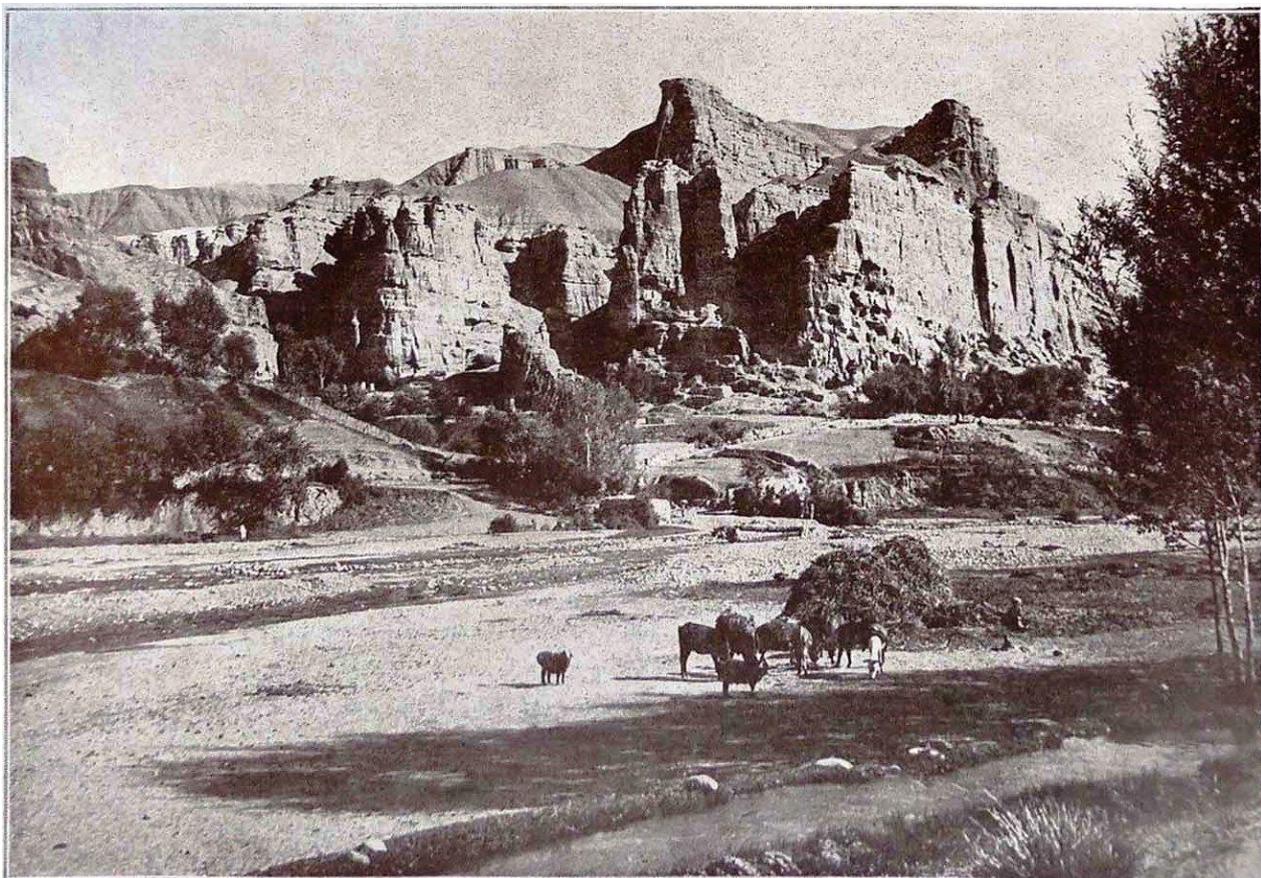


Sanctuaire bouddhique à Hadda: au centre de la cellule, une stèle commémorative ou *stupa*.

SITES ARCHÉOLOGIQUES DE L'AFGHANISTAN



La citadelle musulmane de Char-i-Gholghola, ou ville des Sanglots.



La vallée de Foladi et ses falaises percées de grottes bouddhiques.